

THÉÂTRE, PHILOSOPHIE ET RÉSISTANCE : LA PREMIERE PIECE DE SARTRE* **

*Luiza Helena Hilgert****

<https://orcid.org/0000-0003-1638-8225>

luizahilgert@hotmail.com

RESUME *Jean-Paul Sartre débute comme dramaturge durant la Seconde Guerre mondiale alors qu'il est prisonnier de guerre en Allemagne, dans un camp de 25.000 détenus. Durant sa captivité, le philosophe écrit une pièce de théâtre réunissant des victimes et leurs bourreaux, des juifs, des prisonniers et des allemands. Bariona est la toute première pièce de Sartre et elle restera une référence pour le théâtre de situations que l'auteur ne cessera de réaliser pendant toute sa vie. Traditionnellement la pensée sartrienne est analysée, dans un premier temps, sous le prisme de la philosophie abstraite et individualiste dont L'être et le néant est l'expression fondamentale, puis, dans un second temps, après la Seconde Guerre mondiale, à travers le marxisme dont la Critique de la raison dialectique serait le principal ouvrage. L'objectif essentiel de cet article est de mettre à l'épreuve cette idée en analysant les concepts de l'homme seul et de la collectivité dans la première pièce dramaturgique de Sartre. On verra que l'interprétation que divise la pensée de Sartre en deux n'est pas si juste.*

Mots-clés *Théâtre de situations, liberté, responsabilité, authenticité.*

* Artigo submetido em 13/12/2017 e aprovado em 19/02/2018.

** Mes remerciements à M. Claude Garnier et M. François Noudelmann. Cet article a été possible grâce au soutien de FAPESP (2012/0254-2).

*** Universidade Estadual de Campina – Unicamp. Campinas, São Paulo, Brasil.

RESUMO *Jean-Paul Sartre estreia como dramaturgo durante a Segunda Guerra Mundial, quando é feito prisioneiro de guerra na Alemanha em um campo de concentração com outras 25 mil pessoas. Durante seu cárcere, o filósofo escreve uma peça de teatro reunindo vítimas e seus algozes, judeus e alemães. Bariona é a primeira peça de Sartre e permanecerá a referência do teatro de situações que o autor continuará a perseguir por toda a vida. Tradicionalmente, o pensamento sartriano é considerado, em um primeiro momento, sob o prisma da filosofia abstrata e individualista, que teria na obra O ser e o nada a expressão fundamental; em seguida, em um segundo momento, depois da Segunda Guerra Mundial, o é por meio do marxismo, do qual a Crítica da razão dialética seria a obra principal. O objetivo fundamental do presente artigo é o de colocar à prova essa ideia, analisando os conceitos de homem solitário e de coletividade na primeira peça de teatro de Sartre. Veremos que a interpretação que divide o pensamento de Sartre em dois não é, com efeito, justa.*

Palavras-chave *Teatro de situações, liberdade, responsabilidade, autenticidade.*

1 Histoire et genèse d'une pièce refusée

*Bariona*¹ est une pièce très singulière, puisqu'il s'agit d'un mystère de Noël écrit par un athée en captivité. En effet, lors de son écriture, Sartre était prisonnier de guerre au Stalag XII D, à Trèves, sur la colline de Petrisberg, en Allemagne. La pièce, rédigée en trois semaines à la fin de 1940, a reçu deux titres différents : *Bariona, ou le Fils du tonnerre* et *Bariona, ou le Jeu de la douleur et de l'espoir*. Le premier titre est le plus connu des deux ; le second est celui qui figure dans le manuscrit originel. La première phrase du Prologue, dite par le montreur d'images, met en évidence le premier titre : "Mes bons messieurs, je vais vous raconter les aventures extraordinaires et inouïes de Bariona, le fils du Tonnerre" (Sartre, 2005, p. 1115). En plus, on découvre que Bariona en hébreu signifie justement fils du tonnerre, de l'éclair, de l'étoile ; et, dans la Bible, Bariona est le surnom de Simon, chef de la dernière révolte juive contre Rome.²

1 Le titre de la pièce *Bariona* sera écrit en italique et le nom du personnage Bariona sans formatation.

2 Cf. Sartre, 2005, note 2, p. 1571.

Sartre n'a pas gardé le manuscrit et ne s'est jamais intéressé à la publication de cette pièce car il la considérait comme étant mauvaise.³ Selon Ireland e Rybalka (SARTRE, 2005, p. 1560 et s.), le manuscrit a été confié à un compagnon de captivité Marc Bénard. Quelques temps plus tard ce dernier le reproduisit et le donna à l'abbé Leroy, lui aussi compagnon de captivité, ce qui permit une certaine diffusion de la pièce. Selon Joseph (1991, p. 82), l'abbé Leroy l'a vendue à un éditeur qui s'est chargé de sa distribution sur le *marché noir*. En 1945, à la veille de Noël, *Bariona* fut lue à la Cité Universitaire à Paris par des catholiques de gauche, et même traduite et jouée en anglais à Washington en 1975 et à Londres en 1981. Sous l'autorisation de Sartre, *Bariona* n'a été publiée qu'en 1962 dans une publication limitée à 500 exemplaires hors commerce⁴. Une deuxième édition a été publiée par Elisabeth Marescot en 1967, en principe hors commerce, cette édition a été mise en vente en 1968 à un prix assez élevé⁵. En 1970, pour la première fois, Sartre a autorisé la diffusion pour le grand public dans *Les écrits de Sartre* de Rybalka et Contat.

Toujours selon Rybalka (2005), Sartre n'était pas le seul créateur de *Bariona*, il en a reçu l'idée de Marc Bénard⁶ qui lui demanda de montrer ses talents d'écrivain ; Sartre a accepté la proposition à condition de recevoir une chambre et une nourriture acceptables, vu que pour le logement il y avait des *hiérarchies* selon lesquelles le groupe des artistes recevait quelques privilèges⁷.

Bariona est une pièce à part dans l'ensemble de la production théâtrale de Sartre, car elle fut toujours déconsidérée par Sartre, mais c'est par cette pièce que Sartre a décidé de se lancer dans le théâtre⁸. Et c'est grâce à celle-ci qu'il a découvert ce que doit être une pièce à succès : "un grand phénomène collectif et religieux" (Sartre, 1973, p. 64). À vrai dire, *Bariona* est une œuvre théâtrale importante pour Sartre, car c'est une expérience qu'il a toujours voulu chercher à reproduire par la suite. Même si dans plusieurs entretiens, Sartre affirme que *Bariona* n'est pas une bonne pièce à cause de la forme : le philosophe lui reproche entre autres de "longs discours démonstratifs" (*ibidem*, p. 266) ;

3 "[...] parce que la pièce était mauvaise. Elle sacrifiait trop à de longs discours démonstratifs" (Sartre, 1973, p. 221).

4 Selon Ireland (1994, p. 86) la publication de 1962 à tirage très limité était destinée essentiellement aux anciens camarades du Stalag XII D qui avaient réclamé le texte en souvenir.

5 Cf. Sartre, 2005, p. 1570.

6 Par contre, selon l'abbé Marius Perrin (1980, p. 64), c'était Sartre lui-même qui a eu l'idée.

7 "Les mieux logés étaient en priorité les médecins, puis ceux des prisonniers qui faisaient fonction d'interprètes. Les plus mal lotis demeuraient les Noirs africains [...]". "Le groupe artistique recevait des autorités du papier et de l'encre à volonté" (Joseph, 1991, p. 63 ; p. 66, respectivement).

8 Cf. les déclarations de Sartre et de Simone de Beauvoir sur ce sujet : Sartre, 1983d, pp. 300-301 ; Beauvoir, 1981, p. 264 ; Beauvoir, 1960, p. 556.

cependant, c'est toujours à cause du contenu que Sartre élabore ses excuses :⁹ "À me voir écrire un mystère, certains ont pu croire que je traversais une crise spirituelle. Non !"; "Si j'ai pris mon sujet dans la mythologie du Christianisme, cela ne signifie pas que la direction de ma pensée ait changé, fût-ce un instant, pendant la captivité" (*ibidem*, p. 266 ; p. 265, respectivement). La crainte de Sartre de ne pas être compris n'était pas injustifiée, il faut se rappeler que François Mauriac a traité Sartre de "l'athée providentiel" (*Le Figaro*, 26 juin 1951), quelques années plus tard.

Selon Noudelmann (1993, pp. 15-16), le plus important de la pièce n'est proprement pas le contenu, mais le phénomène collectif engendré par la représentation dramatique. Le théâtre ne sera jamais pour Sartre seulement un moment d'amusement, mais la réunion passagère de l'auteur et des spectateurs, dépassant leurs distances naturelles afin de participer à une activité de production de sens. Disons que, malgré les petites querelles, Sartre a été heureux avec sa pièce, car à travers elle il a pu "réaliser l'union la plus large des chrétiens et des incroyants" (Sartre, 2005, p. 1180). Avant tout, *Bariona* est essentiellement une pièce résistante qui lui a appris le pouvoir du théâtre. Les idées de *groupe* et de *collectivité* sont devenues des valeurs positives et ont remplacé l'idée de l'homme seul de la jeunesse sartrienne au point que Sartre ne considérerait plus l'individu seul, mais celui lié à la collectivité.¹⁰

2 Le Jeu de la douleur

La pièce garde essentiellement deux sens¹¹ : l'un est prescrit par la situation du moment où se trouvent l'état de Guerre et l'importance à réaliser l'union entre les prisonniers sur les problèmes communs et à améliorer leur moral ; l'autre est philosophique, une fois qu'on y découvre pas mal d'idées existentialistes, politiques et éthiques. Ces deux sens s'y réalisent en deux degrés, le premier est plus explicite tandis que le deuxième est crypté.

La pièce commence par le Prologue, d'un ton un peu gai, un morceau d'accordéon, un montreur d'images aveugle qui raconte la manière dont l'Ange est venu voir Marie de Nazareth :

9 Hollier (1982, p. 234) aussi attire l'attention à ce sujet.

10 Cf. Beauvoir, 1980, p. 17.

11 Renate Peters voit *Bariona* en trois perspectives : "Dans une première perspective *Bariona* est un mystère dans lequel Dieu, jusqu'à son incarnation, figure comme le directeur invisible du grand théâtre humain ; dans l'autre il dévoile les contradictions sociales qui déchirent une société sous le joug d'un maître-colon. Et finalement il y a une perspective philosophique. L'ensemble constitue une pièce proprement dialectique qui, au lieu d'hypnotiser le public, en réclame une attention constante et, outre le pur divertissement, un effort intellectuel pour qu'il suive la dialectique représentée" (Peters, 1979, pp. 134-135).

L'ange est immense [...]. Il a coulé comme une inondation dans l'humble maison de Marie et il la remplit à présent de son corps fluide [...]. Il se tient devant Marie et Marie le regarde à peine. [...] Il n'a pas parlé car Marie a compris son message sans paroles ; elle le pressentait déjà dans sa chair. A présent l'ange se tient devant Marie et Marie est innombrable et sombre comme une forêt, la nuit, et la bonne nouvelle s'est perdue en elle comme un voyageur s'égaré dans les bois. [...] Et de mille pensées sans paroles s'éveillent en elle, de lourdes pensées de mères qui sentent la douleur. Et voyez, l'ange a l'air interdit devant ces pensées trop humaines : il regrette d'être ange parce que les anges ne peuvent pas naître, ni souffrir. [...] L'histoire commence neuf mois plus tard [...]. (Sartre, 2005, pp. 1115-1116).

Il n'est pas difficile de s'apercevoir que l'Annonciation décrite par Sartre prend un aspect charnel, voire sexuel et se détourne dans *l'Insémination*. Dans plusieurs entretiens Sartre affirme quelles étaient ses véritables intentions lorsqu'il a écrit et a fait jouer *Bariona* ; par contre, il fallait qu'il écrive un mystère de Noël sans renier son athéisme, c'est la raison pour laquelle une autre lecture plus ironique traverse la pièce en filigrane.

Sartre n'a pas formulé explicitement ce qu'il fait comprendre entre les lignes. De subtiles indications suggèrent que quelque chose sera cachée derrière le premier plan de la pièce : la bonne nouvelle s'est perdue en Marie ; mille pensées sans paroles s'éveillent en elle ; de lourdes pensées ; l'ange a l'air interdit devant ces pensées trop humaines. Par le Prologue, Sartre donne quelques pistes sur la suite de la pièce et attire l'attention du spectateur sur les messages codés dans le texte. Les pensées trop humaines, à savoir celles des prisonniers, qui sont interdites à l'ange, c'est-à-dire aux gardes, à la censure, à tout l'appareil répressif. L'apparente vulgarité de cette scène d'Annonciation - Insémination servait aussi à cacher le vrai sens critique des pensées profondes que Sartre ne pouvait transmettre à ses compagnons que par suggestion, l'auteur se sert de ce recours obscène pour distraire l'appareil de censure.

Pour se détacher davantage du sens chrétien de la Nativité, Sartre ajouta qu'en ce 24 décembre, "[...] c'est la fête des hommes car c'est au tour de l'homme d'être sacré" (Sartre, 2005, p. 1116). Tandis que l'ange regrette d'être ange car il ne peut ni souffrir ni naître, l'homme célèbre sa sacralité car il vit et il est libre. Il est venu pour l'homme le temps d'être sacré, qu'il soit juif, opprimé, exclu, banni, exilé, ou considéré comme inférieur. C'est l'inversion des valeurs, à nouveau.

Sartre met son personnage central, Bariona, dans une situation-limite dont il doit se sortir. Rome ordonne au village de Béthsur une augmentation d'impôts. Dans la réunion du Conseil des Anciens, tous en discutent :

Premier Ancien : Nos bras sont trop faibles, nos bêtes crèvent, le mauvais sort est sur notre village. Il ne faut pas obéir à Rome.

[...]

Deuxième Ancien : Je ne suis pas vendu, mais je suis moins bête que toi et je sais voir les choses : quand l'ennemi est le plus fort, je sais qu'il faut courber la tête.

[...]

Premier Ancien : Jusqu'ici nous avons cédé à la force, mais c'est assez à présent : ce que nous ne pouvons pas faire, nous ne le ferons pas. [...].

Deuxième Ancien : Tu veux te révolter, toi qui n'as même plus la force d'un enfant. Ton épée tomberait de ton bras sénile [...]. (Sartre, 2005, p. 1129).

La discussion du *Conseil des Anciens* porte sur deux possibilités qui sont les suivantes : ne pas obéir à Rome et mourir sous sa colère et sa vengeance, ou payer les impôts et mourir de faim. Opter pour l'une ou l'autre de ces solutions serait désastreux car dans tous les cas de figure ce seraient les jeunes et les enfants restés dans le village qui payeraient le plus cher : les vieux n'ayant plus la force ni pour se battre ni pour travailler.

Bariona présente au Conseil une vision selon laquelle l'homme est seul, une vision fondée sur l'individu plutôt que sur le collectif, il est absolument sans espoir : "chacun de nous est seul, dans le noir, et le silence est autour de nous, comme un mur. [...] ceux d'entre nous qui ont encore la jeunesse du corps ont vieilli par en dessous et leur cœur est dur comme une pierre car ils n'ont plus rien à espérer [...] sauf la mort" (*ibidem*, p. 1130). Ce discours de Bariona donnant une image pessimiste et décourageante de l'homme n'invoque ni la soumission à Rome ni la résistance, car il sait que la lutte est aussi fatale que la soumission. L'homme pour Bariona est l'individu solitaire, abandonné, isolé, qui ne doit rien espérer de la vie ou d'autres hommes. Bariona présente aussi sa conception du monde : "le monde n'était qu'une chute interminable et molle, le monde n'est qu'une motte de terre qui n'en finit pas de tomber. [...] la vie est une défaite, personne n'est victorieux et tout le monde est vaincu [...], la plus grande folie de la terre, *c'est l'espoir*" (*idem*). Bariona voit le monde comme un lieu d'où personne ne sort victorieux, un lieu d'échec constant et de chute indépassable.

Devant cette situation d'inévitable écrasement soit par la soumission soit par la révolte, la souffrance et la misère sont les résultats de n'importe quel *choix* de Bariona. À vrai dire, il ne semble pas qu'il y ait un véritable choix, puisque la fin sera identique dans les deux cas. Le peuple de Béthsur est déjà très fatigué et très humilié par Rome et ses fortes taxes. Les jeunes gens sont partis de la petite ville en direction de Rome pour gagner leur vie et ceux qui sont restés, par fierté, n'ont pas beaucoup à faire.

En face d'une situation si complexe, Bariona crée une sortie dialectique, une troisième voie : "Nous paierons l'impôt pour que nos femmes ne souffrent point. [...] Nous ne ferons plus d'enfant. [...] Nous ne voulons plus perpétuer la vie ni prolonger les souffrances de notre race" (*ibidem*, p. 1131). Bariona

quitte le paradoxe métaphysique shakespearien de l'être ou ne pas être, payer ou ne pas payer, se révolter ou ne pas se révolter, en inventant un tiers-chemin, une autre voie, qui est en même temps celle de payer et de se révolter et de ne pas payer et de ne pas se révolter.

Dans un premier temps, par une première analyse on dirait que la décision de Bariona va vers la non-action, car il incite les citoyens à ne plus faire commerce avec les femmes ; toutefois, cela n'est pas complètement vrai, puisqu'il existe une action dans la négation. De ce point de vue, ne pas agir demeure une action. Ce sujet sera mieux exploré dans *L'être et le néant* et il apparaîtra dans d'autres œuvres, mais on trouve déjà ici dans *Bariona* ce genre d'action de néantisation, de dénégation de l'existence qui sera aussi la décision de Lucien Fleurier et de Paul Hilbert dans les nouvelles *L'enfance d'un chef* et *Erostrato*, dans l'ouvrage *Le mur*, de 1939¹².

Pour éviter de payer les impôts à Rome, déjà très élevés, Bariona décide que son village, Béthsur, ne donnera plus aucun jeune homme à la grande ville ni pour servir de soldat ni pour payer d'impôts. Cette décision de Bariona est singulière puisqu'elle est en dehors du dilemme combattre ou accepter, et qu'elle ne règle pas du tout le problème dans le sens usuel. Bariona n'invite pas le peuple à la lutte, il ne les invite pas non plus à la soumission aux romains. Sa décision n'empêchera pas les Romains de demeurer des usurpateurs, des riches, des injustes, mais en choisissant ce pis-aller les Romains n'auront plus personne à abuser une fois que Bariona ordonnera la mise à mort des habitants du village :

Voulez-vous rafraîchir avec des hommes nouveaux l'interminable agonie du monde ? Quel destin souhaitez-vous pour enfants futurs ? Qu'ils demeurent ici, solitaires et déplumés [...] ou bien qu'ils descendent là-bas dans les villes pour se faire esclaves des Romains [...], mourir sur la croix. [...] c'est *pour lui* que je ne veux pas qu'il naisse. [...] C'est pour ta joie [à Sarah] que tu veux l'enfanter, non pour la sienne. [...] Si tu l'aimes, aie pitié de lui. Laisse-le dormir du sommeil calme de ceux qui ne sont pas encore nés. Veux-tu donc lui donner pour patrie la Judée esclave ? [...] On croit toujours qu'il y a une chance à courir. Chaque fois qu'on met un enfant au monde, on croit qu'il a sa chance et ce n'est pas vrai : les jeux sont faits d'avance. La misère, la mort, le désespoir, l'attendent aux carrefours. (Sartre, 2005, pp. 1131-1134)

Le discours de Bariona est très proche du discours biblique de Job et de l'Éclésiaste :

12 Les nouvelles *L'enfance d'un chef* et *Erostrate* sont écrites en 1938 et publiées en livre en 1939, elles ont déjà un certain engagement politique et nous pouvons y retrouver en quelque sorte la présence de l'Histoire. *L'enfance d'un chef* raconte une histoire qui se passe pendant la Première Guerre où Sartre réalise une espèce de *psychanalyse existentielle* et critique biographique du personnage principal Lucien Fleurier.

A mon avis, la condition de l'enfant mort-né est meilleure que la sienne. (Ecclésiaste, 6,3).

Pourquoi m'as-tu tiré du ventre de ma mère ? J'aurais pu y mourir à l'abri des regards, et je serais allé tout droit jusqu'à la tombe, comme si je n'avais jamais eu d'existence. (Job, 10,18-19).

Car elle n'a rien fait pour m'empêcher de naître et de voir aujourd'hui cette dure misère. Pourquoi n'être pas mort dès avant ma naissance, n'avoir pas expiré dès que j'ai vu le jour ? (Job, 3,10-11).

Ou bien tout simplement je n'existerais pas, comme l'enfant mort-né qui n'a pas vu le jour. Dans la tombe, les méchants ne s'agitent plus, et les gens épuisés se reposent enfin. Les prisonniers ont trouvé eux aussi la paix, ils ont cessé d'entendre les cris du gardien, et l'esclave est ici délivré de son maître. Grands ou petits, il n'y a plus de différence. (Job 3,16-19).

Selon Joseph (1991, p. 84), Sartre “est méticuleux et feuillette souvent la Bible, soit pour nourrir son imagination, soit pour chercher une tournure de phrase dont l'emphase sacrée lui convient”. Lorsque Bariona prononce la *prière* de sa “religion du néant”¹³ (Sartre, 2005, p. 1132), son épouse, Sarah, lui annonce qu'elle est enceinte. Le chef lui ordonne de se faire avorter. Ce fils que Bariona a toujours voulu, aujourd'hui “c'est *pour lui*” que Bariona ne veut pas qu'il naisse. Pour la première fois dans le texte, Bariona fait un choix qui engage le destin de tous et c'est lui le premier à se sacrifier.

La discussion qui suit entre Bariona et Sarah montre deux visions de monde tout à fait différentes : celle de Bariona qu'on a déjà vue, de solitude et de désespoir ; et celle de Sarah, dans la perspective d'accepter toutes les souffrances comme étant partie de la vie :

Sarah : Quand je serais certaine qu'il me trahira, qu'il mourra sur la croix comme les voleurs et en me maudissant, je l'enfanterais encore. [...] J'accepte pour lui toutes les souffrances qu'il va souffrir [...]. Il n'est pas une épine de son chemin qui se plantera dans son pied sans se planter dans mon cœur. Je saignerai à flots ses douleurs. [...] Je l'aime déjà, quel qu'il puisse être. Je l'aime à l'avance, même s'il est laid, même s'il est aveugle, même si votre malédiction doit le couvrir de lèpre [...]. Je veux lui donner aussi le soleil et l'air frais et les ombres violettes de la montagne et le rire des filles [...], laisse encore une fois une jeune chance se courir dans le monde. (*Ibidem*, pp. 1133-1134).

13 “Devant le dieu de la Vengeance et de la Colère, devant Jéhovah, je jure de ne point engendrer. Et si je manque à mon serment, que mon enfant naisse aveugle, qu'il souffre de la lèpre, qu'il soit un objet de dérision pour les autres, et pour moi de honte et de douleur” (Sartre, 2005, p. 1132).

Un autre discours s'ajouta à ceux de Bariona et de Sarah, celui de Lélius, le Superprésident. Moins important théoriquement, il situe parfaitement la pièce *Bariona* dans son moment historique par son contenu politique. Représentant le point de vue de Rome, Lélius incite les gens à penser selon l'intérêt de la *tutrice bienveillante de la Judée*. Il explique qu'il faut lui donner des soldats et des ouvriers, car les victoires de Rome ne doivent pas s'arrêter à cause du manque de soldats ; et pour que les salaires n'augmentent pas plus, il faut des ouvriers Juifs en excès et qu'ainsi l'offre de main d'œuvre dépasse la demande et que les salaires baissent enfin : "Faites-nous des ouvriers et des soldats, chef, cela est votre devoir" (*ibidem*, p. 1135). Le devoir de l'obéissant est de rester obéissant, le devoir de celui qui est opprimé n'est que de laisser ordonner. Sartre nous fait réfléchir sur les raisons qui nous astreignent à rester soumis et à ne pas nous révolter.

En 1896, est fondée en France, l'association nataliste Alliance nationale pour l'accroissement de la population française, devenue l'Alliance Nationale contre la dépopulation après la Première Guerre. Le président de cette alliance et aussi vice-président du Conseil Supérieur de la Natalité a dédié sa vie à rechercher et à formuler des stratégies pour vaincre la baisse de natalité en France. Entre 1936 et 1939, il publie des brochures illustrées sur *Comment nous vaincrons la dénatalité. Par la vérité, par le devoir, par la justice* où l'idée directrice était la dangerosité de la baisse de natalité pour la France. La population vieillit et il faut avoir plus de jeunes pour payer les retraites ; et surtout, si la France vit un déséquilibre démographique, cela l'affaiblit en cas de guerre. À cette époque, la femme mariée qui n'avait pas d'enfants, la femme au travail, les célibataires et surtout les avorteuses sont vues comme des problèmes sociaux¹⁴.

Tous deux, Bariona et Sarah, voient la naissance de l'enfant comme un espoir, une chance, mais ils n'appréhendent pas cet événement de la même façon. Pour Bariona, l'espoir est *la plus grande folie* et il doit être évité, car vivre c'est souffrir et faire souffrir ses proches. Cela signifie pour Bariona que, quelle que soit la justification du choix, ce dernier sera toujours désastreux. Il n'y aura plus d'espoir, il n'y aura rien à faire, rien à attendre. Au lieu de se révolter et de se battre contre Rome, Bariona préfère effacer la liberté en annihilant l'existence de son peuple, puisque toute autre décision est vouée, par avance, à l'échec.

14 Ce sujet sera repris dans *Les mouches* et surtout dans *Huis clos*.

3 Le Jeu de l'espoir

Selon Coorebyter (2005, p. 26), “Bariona ne propose pas d’assumer la situation mais de s’y soustraire ; il ne s’agit pas de transformer le monde mais de le quitter”. Refuser l’espoir n’est pas une position conforme à l’existentialisme que Sartre est en train de formuler, car *l’existentialisme est un humanisme* ou si l’on veut, *un optimisme*¹⁵.

Le mystère est déjà bien avancé et le Christ n’est pas encore apparu, la grande question de la pièce repose sur l’enfant de Sarah et de Bariona au lieu de l’enfant Jésus, car dans cette pièce l’espoir se trouve dans les hommes et pas en Dieu. L’ange arrive à la montagne et demande : “Allez à Bethsur et criez partout : le Messie est né. Il est né dans une étable, à Bethléem. [...] Descendez en foule dans la ville de David pour adorer le Christ, votre Sauveur. Et vous le reconnaîtrez à ceci que vous trouverez un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche” (Sartre, 2005, p. 1144). Bariona ne croit à aucun mot sur le Christ ; Sarah et les autres descendent vers Bethléem ; il continue à maudire l’espoir : “contemplez votre malheur en face, car la dignité de l’homme est dans son désespoir” (*ibidem*, p. 1152).

A ce moment-là de la pièce, l’un des trois Rois mages, Balthazar – joué par Sartre – entre en scène et demande à Bariona si ce ne serait pas plutôt l’espérance la dignité de l’homme, car le Christ est venu pour ceux qui souffrent : “Pour toi [à Bariona] plus que pour tout autre car tu souffres plus que tout autre” (*ibidem*, p. 1153). Bariona s’ouvre petit à petit à la cause, mais ce n’est pas grâce à la foi ou aux miracles, c’est plutôt en raison de la force des circonstances et des mots de Balthazar qui lui montrent ce qu’il était à point de faire à son peuple, basé sur une *morale de ressentiment* :

Mais lorsque Dieu a façonné la nature de l’homme, il a fondu ensemble l’espoir et le souci. Un homme, vois-tu, est toujours beaucoup plus que ce qu’il est [...], il est toujours *ailleurs*. [...] L’Espoir et le meilleur d’eux-mêmes. Et toi, tu veux les priver [...]. Car c’est là ton désespoir : [...] arracher ton âme de l’avenir et la renfermer en cercle autour du présent. Alors tu ne seras plus un homme, Bariona, tu ne seras plus qu’une pierre dure et noire sur la route. [...] nous voulions accomplir notre devoir d’homme qui est d’espérer. Celui qui perd l’espoir, Bariona, celui-là [...] le fardeau qu’il porte [sera] plus lourd [...] Mais celui qui espère, tout est sourires¹⁶, et le monde est donné comme un cadeau. (*ibidem*, p. 1153-1154)

15 “Vous voyez qu’il [l’existentialisme] ne peut pas être considéré comme une philosophie du quietisme, puisqu’il définit l’homme par l’action ; ni comme une description pessimiste de l’homme : il n’y a pas de doctrine plus optimiste [...]” (Sartre, 1946, p. 56).

16 L’idée que pour “celui qui espère, tout est sourires” apparaît aussi dans les archives personnelles de Sartre : “Et justement vers ce moment, quand j’étais au plus bas, à ce point de misère que j’envisageai à plusieurs reprises la mort avec indifférence, me sentant vieux, déchu, fini, persuadé – par suite d’un malentendu – que

Le discours de Balthazar est plein d'espérance, de promesses de joie et de bonheur qui s'offriront à ceux qui savent espérer et patienter. Balthazar préfère l'attente à l'action et cela pose problème à Bariona. Balthazar met en évidence sa foi dans le Christ et en Dieu, elle lui permet de compter sur les autres pour recevoir les sourires et les cadeaux du monde, en opposition à l'esprit de désespoir de Bariona dans ce moment. Par les paroles de Balthazar, Sartre exprime des idées existentialistes qui feront douter le chef Bariona de sa décision¹⁷. Balthazar amène petit à petit Bariona à bien vouloir s'ouvrir à l'espoir, non en raison de la foi mais grâce à la force des circonstances et de ses arguments. Selon lui, ce que Bariona a été prêt à infliger aux citoyens de Béthsur était motivé par le ressentiment. Plus importante que les idées de *morale de l'attente* de Balthazar, c'est la qualité de l'argumentation qui permet de démontrer à Bariona que l'ordre de supprimer la vie à Béthsur provient de son désespoir et de sa peur. Refuser un futur à son peuple équivaut à lui arracher l'humanité qui résiste.

Bariona décide de descendre de la montagne en direction du Christ, non pas pour rejoindre ses proches, mais pour tuer l'enfant après que le Sorcier lui ait révélé l'avenir du Christ, dans lequel Bariona a vu une histoire de résignation. Le chef arrive à Bethléem avant la foule. Lorsqu'il entre dans l'étable il rencontre son ange Marc qui lui parle ainsi de la naissance du Christ et il prie Bariona de ne pas tuer l'enfant ; mais l'ange ne peut pas empêcher Bariona de faire quoi que ce soit, car les anges "ne peuvent rien contre la liberté des hommes" (Sartre, 2005, p. 1168).

A l'entrée de l'étable, Bariona subitement aperçoit Joseph "tout muet et tout farouche avec sa figure noire et ses yeux clairs. [...] comme il regarde ! Avec quels yeux ! Que peut-il y avoir derrière ces deux yeux clairs, clairs comme deux absences dans ce visage dense et raviné ? » (*idem*). Bariona sait dès l'instant où il voit les regards de Joseph sur Marie et de Marie sur son bébé, qu'il ne peut pas tuer l'enfant Jésus. Bariona ne voit pas la mère ni l'enfant ; il ne voit que les yeux de Joseph regardant les deux et cela est suffisant pour l'en empêcher. Les yeux de Joseph ne portent pas d'espoir, ni de résignation non plus ; peut-être que Joseph imagine toutes les souffrances de son fils, mais aussi qu'il réussira ce qu'il a lui-même manqué. Par le regard de Joseph, Bariona

La nausée venait d'être refusée par *La NRF*, tout se mit à me sourire : mon livre fut pris, "Le mur" parut dans *La NRF* de juin 1937, je connus Wanda, je fus nommé professeur à Paris" (Sartre, 1983b, pp. 275-276). Selon Idt, les *sourires de la sorte* sont des stratégies éditoriales que Sartre lui-même autorise sans comprendre très bien le sens. Cf. Idt, 2001, pp. 53-55.

17 "Je jouais un des rois mages. [...] Mais j'exprimais des idées existentialistes en refusant à Bariona le droit de se suicider et en le décidant à combattre" (Sartre, 1973, p. 266).

a vu le Christ, pas l'image vivante d'un bébé en chair, mais tout ce que peut signifier un sauveur envers un peuple.

La naissance du Christ est la renaissance de l'espoir chez Bariona. Lorsqu'il décide de laisser vivre l'enfant, il reprend espoir et envisage un nouveau commencement. Librement, Bariona s'engage dans cet avenir qu'il veut voir exister. Toutefois, cela ne signifie pas la conversion chrétienne de Bariona comme celle faite par la foule, pas plus qu'il croie que le Messie va délivrer la Judée : "Ah ! le beau mensonge. Je donnerais ma main droite pour pouvoir y croire, fût-ce un instant" (*ibidem*, p. 1171). Bariona trouve belle cette *puissance trompeuse de la foi* et pour que son peuple la garde, il va commander sa dernière bataille.

Balthazar lui apprend la *bonne nouvelle* : "Alors tu découvriras cette vérité que le Christ est venu t'apprendre et que tu savais déjà : c'est que tu n'es pas ta souffrance. [...] Et si tu acceptes ta part de douleur comme ton pain quotidien, alors tu es *par-delà*." (*ibidem*, p. 1173). Bariona pressentait déjà la bonne nouvelle au fond de lui, mais il a fallu tout un ensemble de preuves pour qu'il l'accepte : "Libre... ! Ah ! cœur crispé sur ton refus, il faudrait desserrer tes doigts et t'ouvrir, il faudrait accepter... [...] Ce serait la première fois de ma vie. [...] Je serais libre, libre contre Dieu et pour Dieu, contre moi-même et pour moi-même..." (*ibidem*, p. 1174).

4 Le Fils du Tonnerre

Bariona prend sa résolution tout seul. C'est encore *l'homme seul* de Sartre qui parle, toutefois, malgré la solitude du chef, la décision est pensée pour son peuple et tous les individus au monde : Sartre veut montrer qu'une décision est toujours prise individuellement, mais elle engage toute l'humanité. Pour la deuxième fois, Bariona fait un choix qui engage tout le monde et aussi c'est lui le premier à s'y sacrifier.

Quand Bariona rejoint son peuple, ils sont tous désespérés car ils ont vu les troupes romaines égorger les nouveau-nés dans les bras de leurs mères. Bariona conçoit un plan pour faire fuir le Christ et sa famille en sécurité tandis qu'il conduit son peuple vers un combat mortel contre les soldats romains. Bariona et les citoyens savent qu'ils succomberont, qu'ils n'arriveront qu'à retarder les troupes, mais ils sont quand même tous heureux, ils mourront dans la joie. Bariona dit ces derniers mots à Sarah : "Je déborde de joie comme une coupe trop pleine. Je suis libre, je tiens mon destin dans mes mains" ; à ses compagnons : "Je sais que vous vous battrez bien. Mais je veux de vous plus encore que cette résolution sombre. Je veux que vous mouriez dans la joie. Le Christ est né, ô mes hommes, et vous allez accomplir votre destin" ; et aux

prisonniers : “Vous n’êtes pas heureux et peut-être y en a-t-il plus d’un qui a senti dans sa bouche ce goût de fiel, ce goût âcre et salé dont je parle. Mais je crois que pour vous aussi, en ce jour de Noël, et tous les autres jours, il y aura encore de la joie !” (*ibidem*, p. 1179).

Bariona a un masque religieux qui recouvre la dimension philosophique, dimension la plus essentielle de cette pièce, et par philosophique je veux dire à la fois éthique et politique. Le centre philosophique de la pièce porte sur la *conversion* de *Bariona* : il sort d’un projet d’anéantissement de l’existence, d’un manque d’espoir, vers un projet d’authenticité, d’action concrète et engagée qu’il assume sa liberté et l’offre au nom de la libération du peuple.

La conversion de *Bariona* n’est pas un projet naïf d’espérance dans lequel tout sera sourires comme a dit Balthazar. *Bariona* sait que tout se passera mal, que le Christ ne sera pas le salut des Juifs, qu’il n’y aura pas de bonheur à la fin, mais il faut quand même lutter. Sartre-*Bariona* fait un discours optimiste, il profite de l’occasion de Noël pour donner de l’espoir et révéler aux prisonniers leur liberté. Sartre-*Bariona* ne veut pas que ses compagnons se perdent au milieu d’un espoir naïf, ainsi *Bariona* appelle à lutter contre les Romains alors que Sartre appelle à lutter contre les Allemands. Sartre associe l’espoir à la liberté, ce qui permet de dire que le message final, à mes yeux, c’est que l’espoir ne vient pas de l’attente, mais de l’action. En fait, ce qui arrive vraiment à *Bariona* c’est sa conversion à l’existentialisme¹⁸.

Bariona est une pièce marquée par des tensions caractéristiques chez Sartre, par exemple celle dans laquelle Dieu fait naître sur terre un enfant du ciel, tandis que *Bariona* lui-même interdit la naissance de tous les enfants de son peuple et même ordonne à sa femme d’avorter de leur fils ; ou celle de la naissance des enfants qui sont l’avenir, le futur, l’espoir, mais qui ne naîtront que si l’humanité le veut. Disons que l’espoir – que Sartre rapproche ici de la notion de liberté – est *divin*, mais ce sont les êtres humains qui le vivent et lui attribuent son sens.

L’homme est toujours libre, mais parfois il utilise cette liberté contre lui-même, quand il nie la grandeur de sa vie et la radicalité de sa responsabilité. A la fin *Bariona* triomphe de sa peur, il revendique la liberté et la donne à son peuple pour qu’il n’ait plus peur. *Bariona* triomphe de son pessimisme aliénateur quand il s’engage dans cette situation, l’action de *Bariona* est un recommencement pour son peuple car il délivre le Christ, espoir des Juifs. A

18 Comme a très bien dit Coorebyter, 2005, p. 70.

la fin, Bariona sauve le Christ dans la mesure où le Christ sauve Bariona, ou si nous voulons, l'humanité sauve Dieu dans la mesure où Dieu sauve l'humanité.

Conclusion : la collectivité et l'engagement d'un homme seul

Il est vrai que l'engagement, que Sartre avoue avoir appris de la guerre,¹⁹ ne se résume pas au théâtre comme a pensé Ireland (1994, p. 23), mais c'est là où il a bien débuté. Bariona a bien réfléchi et pris sa décision tout seul, parce que les choix ne proviennent que d'un projet individuel, dans le but de délivrer le peuple Juif. En choisissant de se battre pour sauver le Christ, Bariona s'engage complètement dans sa situation et avec son peuple. Le héros de *Bariona* est donc le héros qui parvient à l'authenticité car son action est libre, engagée et libératrice du peuple de la Judée.

Il faut nous rappeler qu'au début de l'histoire, Bariona avait besoin de régler le problème de l'augmentation d'impôts exigé par Rome. Devant ce problème les deux solutions initialement proposées ne menaient qu'à la mort soit par la pauvreté soit par la guerre. Bariona, en la qualité de chef, crée une troisième voie, une alternative entre la révolte et la soumission, mais qui sur le long terme causerait l'extinction de la ville et de son peuple. Ainsi tous les cas de figure envisagés pour résoudre le problème conduisaient à la mort. Autrement dit, il n'y avait pas de solutions. De toute façon, l'existence de la communauté de Béthsur serait annihilée, que ce soit par les combats ou par résignation, ou les deux. C'est alors que l'Annonciation du Christ remplit d'espoir le cœur de tous car même Bariona finit par se laisser convaincre à la fin de la pièce. Afin de donner au peuple la chance d'avoir encore l'espoir, Bariona change de décision, mais le sort du peuple ne change pas : le chef Bariona conduit le peuple à la bataille finale contre les troupes romaines qui se présentent, sanglantes, en tuant tous les nouveau-nés. Bariona conduit le peuple vers la mort pour retarder les Romains et sauver le Christ. Le Christ est sauvé, mais le peuple de Béthsur est mort, comme cela se serait produit en choisissant l'une des autres deux options initiales. Le leader et son peuple décident de mourir pour la cause de l'espoir, de la libération et de la délivrance de la peur, au nom du principe de la vie. La *sortie dialectique* que Bariona avait imposée aux citoyens avait suscité des critiques car Bariona avait pris seul la décision d'anéantir son peuple ; cependant, tous les citoyens étaient d'accord pour mourir au nom des juifs et

19 "La guerre m'avait appris qu'il fallait s'engager" (Contat et Rybalka, 1970, p. 28).

de la vie du Christ. Les citoyens de Béthsur n'avaient pas peur de mourir, mais ils voulaient mourir pour une *bonne cause*.

Quelques années plus tard, dans *L'être et le néant*, Sartre affirmera que la raison d'envisager une action moralement supérieure à une autre correspond au degré de prise de conscience par rapport à son objectif ultime :

Ainsi revient-il au même de s'enivrer solitairement ou de conduire les peuples. Si l'une de ces activités l'emporte sur l'autre, ce ne sera pas à cause de son but réel, mais à cause du degré de conscience qu'elle possède de son but idéal ; et, dans ce cas, il arrivera que le quietisme de l'ivrogne solitaire l'emportera sur l'agitation vaine du conducteur de peuples. (Sartre, 1943, p. 675)

L'action finale de Bariona correspond au niveau le plus élevé de la conscience, le motif de son action est, en effet, le plus élevé, car son acte final est un acte de *générosité*. Sartre développera cette idée quelques années plus tard dans *Cahiers pour une morale*, dont la valeur supérieure est la générosité : "Une classification des valeurs doit conduire à la liberté. Classer les valeurs dans un ordre tel que la liberté y paraisse de plus en plus. Au sommet : générosité" (Sartre, 1983a, p. 16). Sartre (1983a, pp. 53-54) définit la générosité de la façon suivante : "Accepter que l'idée devienne autre : la vertu de l'agent historique, c'est la générosité [...] l'idée s'est engagée dans le marbre de l'extériorité. L'agent historique doit accepter que l'esprit qui l'animait n'agisse plus qu'à la manière d'un résidu". Selon Juliette Simont (2015, p. 199), Sartre prend la générosité "par une sorte de consentement lucide au devenir-en-soi de toute libre initiative". L'acte majeur de générosité sera pourtant "l'acceptation de la mort" (Sartre, 1983a, p. 54). Dans ce même sens que Bariona délivre sa propre liberté au nom de la libération de son peuple, à la collectivité par refus de l'individu. Bariona s'offre à son peuple par sa mort. Le héros de *Bariona* arrive donc à l'authenticité parce que son action est libre, engagée et encore libératrice ; il achève, par ailleurs, le degré de conscience le plus haut dans son action.

Il n'est pas difficile à noter que la notion de collectivité guide la décision finale de Bariona et l'engagement de toute la ville de Béthsur. En refusant d'agir selon les idées de *l'homme seul*, Bariona valorise les idées de groupe et de collectivité qui seront développées plus tard dans *Critique de la raison dialectique*. Si l'on veut rendre justice à Jean-Paul Sartre, il faut au moins reconnaître que la séparation *l'homme seul* d'un côté et la *collectivité* de l'autre n'est pas si facile à faire.

Références

- BEAUVOIR, S de. «La cérémonie des adieux. Suivi d'Entretiens avec Jean-Paul Sartre (Août – Septembre 1974)». Paris : Gallimard, 1981.
- _____. «La force de l'âge». Paris : Gallimard, 1960.
- _____. «La force des choses». Paris : Gallimard, 1980.
- CONTAT, M., RYBALKA, M.. «Les écrits de Sartre». Paris : Gallimard, 1970.
- COOREBYTER, V. «Bariona, ou la Nativité d'un athée». *Revue Internationale de Philosophie*, n. 231, pp. 15-49, 2005/1.
- HOLLIER, D. «Politique de la prose : Jean-Paul Sartre et l'an quarante». Paris : Gallimard, 1982.
- IDT, G. «*Les mots : Une autocritique en bel écrit*». Paris : Belin, 2001.
- IRELAND, J. «Sartre – un art déloyal. Théâtralité et engagement». Collection Surfaces. Paris : Jean-Michel Place, 1994.
- JOSEPH, G. «Une si douce occupation... Simone de Beauvoir – Jean-Paul Sartre – 1940-1944». Paris : Albin Michel, 1991.
- NOUDELMANN, F. «*Huis clos* et *Les mouches* de Jean-Paul Sartre». Paris : Gallimard, 1993.
- PERRIN, M. «Avec Sartre au Stalag XII D». Paris : Jean-Pierre Delarge, 1980.
- PETERS, R. «*Bariona* entre Brecht et Sartre». *Revue Obliques*, Édition Spéciale Sartre, n. 17-18, pp. 131-137, 1979.
- SARTRE, J.-P. «Cahiers pour une morale». Paris : Gallimard, 1983a.
- _____. «Carnets de la drôle de guerre (septembre 1939 – mars 1940)». Paris : Gallimard, 1983b.
- _____. «Critique de la raison dialectique précédé de Questions de méthode». T. 1. Paris : Gallimard, 1960.
- _____. «Critique de la raison dialectique». T. 2. Paris : Gallimard, 1985.
- _____. (1944). «Huis clos». In : *Théâtre complet*. Pléiade. Paris : Gallimard, 2005.
- _____. *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*. Paris : Gallimard, 1943.
- _____. (1946). «L'existentialisme est un humanisme». Paris : Gallimard, 1996.
- _____. «Le mur». Paris : Gallimard, 1939.
- _____. «Lettres au Castor et à quelques autres 1926-1939». Édition établie, présentée et annotée par Simone de Beauvoir. Paris : Gallimard, 1983c.
- _____. «Lettres au Castor et à quelques autres 1940-1963». Édition établie, présentée et annotée par Simone de Beauvoir. Paris : Gallimard, 1983d.
- _____. «Théâtre Complet». Michel Contat (Dir.). Pléiade. Paris : Gallimard, 2005.
- _____. «Un théâtre de situations». Paris : Gallimard, 1973.
- SIMONT, J. «Jean-Paul Sartre. Un demi-siècle de liberté». Paris : De Boeck, 2015.